

## BERNARD SHAW INTIME

---

Aux yeux du monde, Bernard Shaw semble trop fantaisiste pour être sincère — il apparaît aussi chimérique que Pierrot, aussi peu réel qu'Arlequin, aussi nébuleux et lointain que le typique habitant de la lune. Il est, en réalité, l'être le plus difficilement méconnaissable qui soit. Le rythme nerveux, enfantin presque, de son allure, l'ovale allongé, émacié de sa face, le hérissément pittoresque de sa barbe brune, fortement colorée ou mieux encore ourlée de poils gris, la noblesse hautaine de son front, l'ironie mystificatrice répandue sur toute sa physionomie, la sensualité de sa bouche, et jusqu'à la droiture provocante de son regard, tout cela contribue à faire de lui l'original d'une estampe de Coburn, le personnage d'une caricature de Max Beerbohm. La limite séparant la convention de la bizarrerie, le penseur sérieux du conteur sarcastique, cette limite est nettement symbolisée par le dessin de ses sourcils et de ses moustaches qui, d'un côté, pointent avec humour vers le ciel, et de l'autre s'abaissent avec dignité vers la terre. Cela lui donne, lorsqu'il est d'humeur joyeuse, l'air d'un Celte méphistophélique et jovial, et même, lorsque ses traits sont au repos, cette particularité hirsute donne à son expression quelque chose de diabolique. La complexion délicate et la pâleur excessive de sa peau prêtent à sa figure un air de haute distinction ; quant à ses yeux, soit qu'il les tourne vers vous pour planter ses regards d'aplomb dans les vôtres, soit qu'il

les laisse chavirer sous le coup d'une irrépressible gaité, ils constituent la caractéristique la plus marquée de sa physionomie tout entière.

Un dessinateur dirait de son profil qu'il donne l'impression d'un rectangle allongé — conformation céphalique curieuse et bâtie à souhait pour le crayon du caricaturiste. La description que donne en son livre, *The ball and the Cross*, Mr. Gilbert K. Chesterton du professeur de psychologie, aux idées plus démentes que celles des fous qu'il est appelé à surveiller, cette description, avec de légères variantes, constitue un frappant portrait-charge — si peu chargé! — de l'homme qu'est Bernard Shaw : « Le personnage avançait à demi courbé, et pourtant projetait en avant sa barbe fourchue. Cette barbe, taillée avec soin et de coloration jaune, semblait l'aboutissement naturel de toute sa personne. Lorsqu'il croisait les mains derrière son dos, fourrageant les basques de son habit, il gesticulait de sa barbe, au nez de l'interlocuteur, comme il eût fait d'un puissant index. Cette barbe esquissait à peu près tous ses gestes, prenait une importance supérieure au binocle rutilant à travers lequel il dardait ses regards, supérieure au bêlement harmonieux de sa voix. Sa figure et son cou étaient d'un rouge vif, mais maigres et sillonnés de muscles en saillie. Un précieux lorgnon d'or chevauchait allègrement son nez aquilin. Il laissait entrevoir, enfin, sous ses brillantes incivises, un sourire perpétuel au point de passer pour un ricanement. »

L'extravagant hâbleur, le poseur insigne de la légende, disparaît en présence du véritable Shaw. Ses cocasses simulacres de prétention ont le don de l'amuser follement, lui et ses amis. Il y voit une source intarissable de plaisanteries : « Je n'ai jamais prétendu que G. B. S. (ses initiales) eût existé », dit l'autre jour Bernard Shaw : « Je l'ai à maintes reprises mis en pièces devant de nombreux auditoires pour démontrer son inexistence. Et même ceux qui, malgré tout, n'en veulent pas démordre, regardent G. B. S. comme une fantasmagorie. La caractéristique de ce personnage est d'être unique, fantastique, irréalisable, inimitable, impossible, parfaitement insupportable s'il existait jamais, foncièrement snob et dépourvu de toute passion. Il est bien évident qu'un tel monstre ne saurait faire aucun mal, alors même que son exemple serait pernicieux —

ce qui n'est point. » — « Le G. B. S., voyez-vous, me fit-il plaisamment remarquer une autre fois avec un bref haussement d'épaules et un geste dédaigneux de la main, c'est proprement une plaisanterie bourgeoise dans un milieu select. G. B. S. quelquefois me porte sur les nerfs, mais il contribue si fort à la distraction d'un petit groupe hautement cultivé ! Il est, évidemment, par le monde, quantité de gens qui me prennent moi-même à la blague ; et il est possible, après tout, que je sois plus responsable que n'importe qui de la légende de G. B. S. Toutefois, ajouta-t-il, la grande majorité de mes lecteurs est faite de gens sérieux qui me considèrent comme un homme sérieux ayant des choses sérieuses à leur dire. »

Comme exemple de la diversité d'impressions que parvient à provoquer Bernard Shaw, prenons sa lettre aux éditeurs P. F. Collier and Son. A l'insu de Shaw, sa nouvelle intitulée : *Football aérien*, fut publiée dans un magazine hebdomadaire de cette maison, au cours d'une période déterminée à l'issue de laquelle la meilleure nouvelle soumise devait valoir à son auteur un prix de mille dollars. La lettre en laquelle Shaw accusa réception de son chèque à Collier donna lieu à mille interprétations différentes : les uns affirmant que Shaw, en raison de sa notoriété, avait eu pleinement raison de protester avec véhémence contre le fait d'avoir été, sans qu'il le sût, rangé parmi les candidats à un concours dont le prix était une somme d'argent ; les autres soutenant que tout cela n'était de sa part que réclame éhontée. Au reste, sa lettre que voici constitue sa meilleure défense :

Monsieur — Que signifie de votre part cette inqualifiable façon de procéder ? Vous m'envoyez un chèque de mille dollars et m'informez qu'il s'agit là d'un prix offert par Messieurs Collier and Son pour la meilleure nouvelle reçue au cours du trimestre durant lequel ma copie a passé. Permettez-moi de demander à Messieurs Collier and Son quelles espérances ils fondaient sur ma nouvelle.

S'ils estimaient pouvoir en trouver une meilleure pour le prix qu'ils y voulaient mettre, ils n'avaient pas le droit de l'insérer. Si ma nouvelle leur semblait la meilleure, où prenaient-ils le droit de taxer publiquement d'infériorité les autres candidats, alors qu'ils s'étaient arrangés pour se procurer au préalable un lauréat, en stipendiant un professionnel à cet effet ? D'autre part, de quel droit encore présumant-ils que je cherche à me faire payer deux fois ma copie ou qu'il

entre dans mes habitudes d'accepter des récompenses et de concourir pour en mériter ?

Mais négligeons un instant ces questions et laissez-moi vous en poser une autre : comment Messieurs Collier and Son sont-ils arrivés à reconnaître que ma nouvelle était la meilleure qu'ils eussent reçue au cours du trimestre ? Sont-ils la postérité ? Sont-ils le verdict de l'histoire ? S'appliquent-ils même la qualification si contestable de critiques professionnels ? Mais mieux me vaut clore cette lettre. Je serais capable de me laisser aller à exprimer mes sentiments en des termes aussi vifs que l'est mon indignation. Je vous retourne le chèque. S'il vous plaisait de vous en servir pour ériger un monument funèbre à Messieurs P. F. Collier and Son, je serais heureux de collaborer à l'épithaphe et ferais de mon mieux pour y rendre pleine justice à leur monstrueuse présomption.

G. BERNARD SHAW.

Avec une parfaite bonne humeur, l'éditeur du *Collier's Weekly* assura à Mr Shaw que le prix en question était le résultat d'une erreur. Les lecteurs « responsables » étaient à la campagne et le rédacteur des sports, un fanatique de football, un végétarien, un socialiste, un misanthrope, un misogynne, — bref un vrai disciple de G. B. S., — était resté seul juge du concours. Il allait sans dire que, dès réception de la lettre de Mr Shaw, le rédacteur des sports avait été sommairement congédié !

Le fantastique et légendaire « G. B. S. », tel qu'on le connaît universellement, grâce aux efforts que fit Shaw lui-même pour le créer de toutes pièces, est un personnage qui, bien évidemment, n'a jamais existé et n'existera jamais sous la calotte des cieux. C'est, à la vérité, une des faiblesses de Mr Shaw que de se prétendre dépourvu des connaissances les plus vulgaires, et de poser pour l'ignorant, l'imbécile, le balourd. Il est évidemment assez curieux qu'étant donnée son intelligence remarquable de l'art, de la musique, de la littérature, de la sociologie et de la politique, il ne parle d'autre langue que la sienne et ne lise couramment que le français.

Je me souviens avoir entendu quelqu'un demander à Rodin si Shaw parlait réellement le français. « Oh ! non, répondit Rodin avec son sourire et un malicieux clignement des paupières, monsieur Shaw ne parle *pas* français. Mais, de façon ou d'autre, par l'exubérance de sa mimique et de ses gestes, il arrive à forcer votre compréhension. »

Shaw se plaît à conter par suite de quel incident il passe pour ne rien ignorer de la langue italienne :

J'étais un jour à Milan en compagnie d'une bande d'Anglais. Nous dînions au buffet de la gare et le garçon qui nous servait ne parlait qu'italien. Au moment de régler l'addition et de sauter dans notre train, impossible de lui faire comprendre que nous voulions non pas une addition, mais vingt-quatre. Mes amis, prétendant que je savais l'italien et devais leur servir d'interprète, je me torturai les méninges pour y découvrir quelques vestiges de la langue du Dante. Mais ce fut en vain. Tout à coup un vers des *Huguenots* traversa ma cervelle : « Ognuno per se, per tutti il cielo ! » (chacun pour soi et Dieu pour tous.) Je le déclamai et obtins un succès étourdissant. Les garçons partirent d'un éclat de rire à faire craquer leurs casaques, mes amis applaudirent avec frénésie et ma réputation de fort en italien n'a cessé de s'accroître depuis lors.

En général, les critiques étrangers admirent plus en Shaw le penseur et le philosophe que l'humoriste et le dramaturge. De même, les peintres et les sculpteurs le tiennent pour une personnalité d'une puissance intellectuelle stupéfiante. Son buste par Rodin — qui, en tant qu'œuvre d'art, se place entre les bustes de Puvis de Chavannes et de J.-P. Laurens, du Musée du Luxembourg — révèle en lui l'intellectuel réfléchi à tendance philosophique, à cérébralité formidable. Rodin, qui trouve Shaw « charmant », disait tout dernièrement à Mrs John van Vorst : « Peut-être cache-t-il son jeu, peut-être est-il « a fraud », comme vous dites en Amérique. Mais la première victime du charlatanisme de Bernard Shaw est Bernard Shaw lui-même. Emotif comme le sont tous les artistes, philosophe par surcroît, il ne peut pas ne point s'illusionner sur lui-même. Le sang-froid qu'il pourrait — s'il était psychiquement libre — appliquer aux problèmes de cette vie est en partie annihilé, vaporisé par sa délicate sensibilité naturelle autant que par son sens tout irlandais de l'humour. C'est, en effet, à son origine irlandaise que nous devons le Bernard Shaw de nous inconnu. Eût-il eu seulement dans les veines le frigidité sang anglo-saxon qu'il fût devenu le « raseur » par excellence, qui tente de nous divertir en réformant la société, de conquérir nos suffrages en brisant des idoles (1). »

(1) *Rodin et Bernard Shaw*, par Mrs John van Vorst, dans *Putman's Monthly and The Critic*, février 1908.

De même, le portrait de Shaw par l'Honorable Neville S. Lytton, d'après l'Innocent X de Velasquez, n'est autre que le portrait du pontife moderne de l'esprit et de la sagesse (1).

Le redoutable logicien, le philosophe satirique est admirablement symbolisé dans une remarquable photographie, chef-d'œuvre du genre, d'Alvin Langdon Coburn.

Le vrai Bernard Shaw est l'un des hommes les plus délicieux et les plus accueillants qu'on puisse voir. Qu'il soit en son appartement de Londres, à Adelphi Terrace, ou dans sa paisible retraite d'Ayot St Lawrence, dans le Hertfordshire, on le trouve pareillement facile à vivre, hospitalier et naturel sans affectation (2).

Ce qui plaît en particulier, chez lui, c'est un mélange d'aimable spontanéité et de timidité affectueuse. Il y a toujours quelque chose de transitoire dans sa présence même. On a sans cesse l'impression qu'il vient d'attraper son double au passage.

Il lui arrive assez fréquemment de cultiver sa réputation d'humoriste par de joyeuses fanfaronnades, soit qu'il tombe en extase devant son buste par Rodin, soit qu'il entreprenne un éloge dithyrambique de son portrait par Coburn, mais c'est toujours avec l'évidente persuasion que celui qui l'écoute n'est pas dupe de ses discours et en goûte avec lui le côté purement humoristique. D'ordinaire le Génie proverbial de la classification écrit comme un ange et parle comme Poor Poll (comme un candidat qui bredouille à l'examen) ; Shaw possède le rare mérite de parler, chez lui comme en public,

(1) Malheureusement ce portrait a une expression quelque peu railleuse et cynique due principalement à la saillie de la lèvre inférieure. Comme je lui demandais la raison de cette déformation de la physionomie de son modèle, Mr Lytton me répondit : « L'expression malheureuse à laquelle vous faites allusion n'est nullement due au désir de symboliser le caractère ou l'attitude de Bernard Shaw envers le monde, ce n'est que le résultat de l'effort tenté par moi pour accentuer la ressemblance entre Shaw et l'original de Velasquez. Personnellement je suis un grand admirateur de Bernard Shaw. »

(2) Une nuit, il pouvait être onze heures, comme nous venions de nous mettre d'accord sur certains points de sa biographie, je me souviens d'avoir demandé à Mr Shaw quelles raisons lui avaient fait choisir le Hertfordshire pour sa résidence. « Venez avec moi et vous le saurez », dit-il. Et nous voilà partis à travers le village, par un clair de lune qui baignait de ses rayons la vieille église anglaise tout enveloppée de mystère. Shaw me désigna une tombe proche sur laquelle je pus lire : « Jane Everley. Née en 1815. Morte en 1895. Sa vie fut brève. » « J'ai pensé, poursuivit-il, que si l'on pouvait dire en toute sincérité d'une femme ayant vécu quatre-vingts ans, que sa vie avait été brève, le climat, à coup sûr, me convenait à merveille. »

la langue incisive et brillante de ses œuvres. Différent en cela de célèbres « raconteurs » dont l'habileté consiste presque uniquement à introduire dans leur conversation une masse d'anecdotes curieuses et de réminiscences, Shaw disserte avec la même facilité apparente sur n'importe quel sujet, qu'il s'agisse de Richard Wagner ou d'Anthony Comstock, de spiritualisme ou de cyclisme, de philosophie allemande ou de mode féminine. On a plaisir à constater que la précision extrême qu'il apporte à l'analyse de sujets à propos desquels il fait autorité n'a d'égale que sa volubilité touchant d'autres sujets dont il est censé ne rien connaître, ou si peu !

Loin d'imiter en cela Coleridge ou Wilde et de monopoliser la conversation pendant des heures, il sait écouter avec une attention éclairée, quitte à jeter son mot qui toujours tombe à propos, pour synthétiser ou analyser curieusement la question.

Très taquin et moqueur, il ne cesse de raconter sur ses amis des histoires du dernier comique qu'ils démentent avec véhémence comme forgées par lui de toutes pièces.

Quand il ne tourne pas vos impressions en ridicule ou n'excite pas votre colère par d'adroits sarcasmes, il vous raconte quelque plaisant épisode de sa propre vie, que ce soit une joute avec Anatole France ou quelque saillie avec laquelle il bat Gilbert Chesterton avec ses propres armes, ou même quelque riposte d'un quidam illettré qui l'a positivement « renversé ».

Je me souviens de l'avoir entendu conter que, dînant un jour à Paris avec plusieurs personnes, dont Anatole France, ce dernier se laissa aller à une longue et brillante dissertation sur ces étranges échantillons d'humanité qualifiés de « génies ». Quand il eut fini, Shaw lui répondit : « Parfaitement, je n'ignore rien de ce qui les concerne, je suis moi-même un génie. » France, qui, en réalité, ne connaissait rien de Shaw, ne demeura pas longtemps confondu. « Mais oui, Monsieur, répliqua-t-il, et une courtisane se nomme une marchande de plaisir. »

La simplicité et une aversion marquée pour toute ostentation sont les caractéristiques de Shaw en sa vie privée. Le voyant, le clinquant, l'inutile sont bannis de sa compréhension des choses. En sa femme, qui joint à beaucoup de grâce

une grande douceur, il a trouvé à la fois un délicieux camarade, et un collaborateur enthousiaste des manifestations diverses de son activité. Son abandon du journalisme fut marqué par son mariage avec miss Charlotte Frances Payne-Townshend, dont les soins contribuèrent à lui rendre la santé, la vigueur et... le goût de l'hymen — après un sérieux accident.

« J'étais très souffrant lors de mon mariage, a écrit quelque part Mr Shaw. J'avais l'aspect d'un invalide à béquilles, vêtu d'une vieille jaquette que les béquilles avaient mise en lambeaux. Sur ma prière, mes amis Mr Graham Wallas, du London School Board, et Mr Henry Salt, le biographe de Shelley et de de Quincey, me servaient de témoins. Naturellement ils avaient revêtu pour la circonstance leurs plus beaux habits. Or, l'officier de l'état-civil ne put se faire à l'idée que c'était moi le fiancé — il me prit pour l'inévitable mendiant dont toute noce est accompagnée. Wallas, qui a plus de six pieds de haut, lui sembla devoir être le vrai héros de la fête, et il était en train de le marier froidement à ma fiancée quand Wallas, qui trouvait la formule plutôt excessive, s'appliquant à un simple témoin, fut pris d'une hésitation au dernier moment, et me passa la main. »

Shaw est une force de la nature. Il court de-ci de-là, d'une tâche à une autre, avec une activité fiévreuse, frénétique presque. « Bernard Shaw, a dit un de ses amis les plus intimes, me fait l'effet d'une locomotive dernier modèle, dont toutes les pièces seraient ajustées à la perfection et qui marcherait à une foudroyante vitesse — machine d'une puissance et d'un rendement formidables. »

A première vue, Shaw peut donner l'impression d'un homme délicat et anémique — impression due surtout au mackintosh et aux gants qu'il porte, ainsi qu'au parapluie dont il aime à se munir. Mais quand on l'a vu à l'œuvre, quand on a pu apprécier sa prodigieuse vitalité et ses réserves inépuisables, dirait-on, d'énergie nerveuse, on éprouve moins de surprise à découvrir dans le portrait académique de Shaw par Coburn, où l'on retrouve par hasard la pose du *Penseur* de Rodin, des épaules extrêmement massives et un développement musculaire considérable des bras et du dos. « Mr Shaw est l'incarnation de New-York », a écrit Miss Florence Farr. « L'homme



et la ville sont de forcenés dévots à l'autel du travail. Privez Mr Shaw et New-York de labeur et d'effervescence, l'homme se sent la migraine, ferme les yeux de douleur et ne trouve plus aucune raison à l'existence; la ville connaît la désolation. Pour Mr Shaw comme pour New-York, ajoute non sans ironie l'écrivain, ne rien faire est synonyme d'enfer et de damnation (1). »

En tant que causeur, Mr Shaw est l'être le plus spirituel et le plus délicieux qui se puisse imaginer. « Shaw, me disait un de ses bons amis, n'est qu'un grand gamin qui tire de la vie, du monde et de lui-même le maximum de plaisir. » Ses anecdotes, ses mots, ses réparties lui arrachent, lorsqu'il les conte, des éclats de rire irrésistibles et contagieux. Ce sont des fous rires à en pleurer, même lorsqu'on est soi-même victime de la plaisanterie qui vient de lui échapper — fût-elle de la dernière invraisemblance — comme il arrive souvent.

Le laconisme chez lui est l'âme de la vis comica; pourtant ses anecdotes sont narrées avec une facilité copieuse et l'approche du mot de la fin est signalée avec soin. Une note gouailleuse et sifflante dans la voix, les mains frottées l'une contre l'autre en un geste d'une rapidité déconcertante, le corps balancé convulsivement d'avant en arrière sur la chaise, puis le mot de la fin brusquement lancé et immédiatement suivi d'un joyeux et expressif: « Well, you know...! » Le buste se redresse, la tête se jette en arrière, de petites secousses agitent le corps, de la tête aux pieds, et les prunelles dansent et scintillent comme les flots de la mer sous l'éclaboussement des rayons solaires.

Il a une tendance à braquer les légères batteries des sarcasmes de la satire et de l'ironie sur les choses qui lui semblent vous inspirer le plus de respect, d'admiration ou de vénération.

(1) Shaw souffre de migraines périodiques, qui surviennent à peu près une fois par mois et durent un jour.

— Ne souffrez-vous pas encore des terribles épreuves subies sous les sombres latitudes septentrionales? demanda un jour Shaw à Fridtjof Nansen, le grand explorateur arctique.

— Oui, répondit Nansen, je souffre des plus épouvantables migraines qui soient.

— Avez-vous jamais tenté de découvrir un remède pour la migraine?

— Ma foi non, répondit Nansen, je ne m'en suis jamais avisé!

— Eh bien! mon cher ami, repliqua Shaw, voilà bien la chose la plus stupéfiante que j'aie jamais entendue. Vous avez passé votre vie à découvrir le Pôle Nord, dont il n'est pas un mortel qui ne se fiche comme d'une guigne, et vous n'avez jamais essayé de découvrir pour la migraine le remède que toute l'humanité réclame à cors et à cris.

Invariablement il décrie et ridiculise celles de ses œuvres vers lesquelles se portent vos préférences.. Dans la conversation particulière comme du haut de l'estrade du conférencier, il s'efforce souvent d'allumer votre colère, de vous mettre sur des charbons ardents. Il m'avoua plaisamment, un jour, que rien ne l'amusait tant que de créer autour de lui une atmosphère de pseudo-terreur (1).

Il est des gens moins sûrs d'eux-mêmes, qui, provoqués de pareille manière, en conçoivent une telle frayeur qu'ils en arrivent à dissimuler leurs sentiments, quand ils ne les dénaturent pas pour la circonstance. Une personne qui est en relations fréquentes avec Shaw observait une fois sans aigreur :

« La finesse et l'astuce de Bernard Shaw tiennent presque du miracle. Il possède le pouvoir phénoménal, diabolique, de faire dire aux gens précisément ce qu'il veut qu'ils disent quand bien même ils n'en croiraient pas un mot. » Il garde, d'ailleurs, un sang-froid imperturbable, et, s'il raille avec une redoutable adresse, il ne manque jamais de bonhomie. Pourtant, si on s'aventure à l'attaquer sur quelque point fondamental de ses convictions, ou si l'on interprète à faux l'ensemble de ses actes, on trouve en lui un antagoniste dangereux par sa dialectique même, et qui terrasse l'adversaire à coups de satire mordante, de logique cinglante, d'esprit à l'emporte-pièce (2). »

Comme conférencier, comme orateur populaire, Bernard Shaw est également remarquable par sa parole incisive, métallique, autant que par le ton de conviction mystificatrice avec lequel il développe ses paradoxes. Rien n'est amusant comme de l'observer — lui la pierre angulaire du Fabianisme — à un meeting de la Fabian Society. Là, il joue positivement

(1) La délicieuse façon dont Lady Randolph Churchill le « tomba », lors d'une de ses velléités de ce genre, vaut assurément d'être citée. En réponse à une invitation à un lunch, Shaw lui avait écrit :

« Certainement non ! Qu'ai-je fait pour motiver pareil assaut contre mes habitudes bien connues ? »

A quoi Lady Churchill répondit : « J'ignore vos habitudes ; j'espère qu'elles sont meilleures que vos manières. » Shaw lui envoya aussitôt une longue lettre « explicative » — qui laissait la victoire à la noble dame. — *Reminiscences of Lady Randolph Churchill*, dans le *Century Magazine*, septembre 1908.

(2) L'un des détails les plus typiques de son appartement d'Adelphi Terrace est peut-être cette inscription gravée sur le frontispice de la cheminée — inscription caractéristique de Shaw le libre penseur, l'intransigeant, et qu'il a prise aux murs de Holyrood Palace :

« On dit... Que dit-on ? Laissons dire. »

le rôle d'oracle, rien ne se fait sans son approbation en cette société, et cela depuis des années. Lorsqu'un orateur prend la parole, Mr Shaw est d'ordinaire assis au premier rang et à droite de l'estrade, le lorgnon pendu au revers du veston, la tête légèrement penchée sur la poitrine, les doigts de la main droite effleurant les lèvres. Ce personnage à la physionomie d'une pâleur cadavérique, aux yeux d'un bleu d'acier, toute son attitude empreinte d'une condescendance amusée, fait ici figure de président d'assises, de pontife de la critique. Quand il désapprouve l'orateur, il hoche la tête avec une ingénue présomption d'infailibilité; si, au contraire, quelque argument vient soutenir ou renforcer ses propres théories il obtempère encore de la tête, avec un égal sang-froid — tel un sage encourageant les promesses d'un débutant. Lorsqu'il se lève pour parler à son tour, il ne se perd point en gracieux préliminaires, mais entre immédiatement au cœur de son sujet, et accable l'adversaire de ses paradoxes acérés, en pointant vers lui son long index comme il ferait d'une épée.

Mais si Shaw manie dans la discussion la rapière de la froide logique et l'enfonce sans pitié aux défauts de l'armure de son adversaire, il sait demeurer beau joueur et n'enfreindre point la justice. Ses auditeurs, même aux meetings de la Fabian Society, arrivent rarement à le comprendre pleinement, à saisir la signification précise de ses paroles; il n'est pas rare que la péroraison de ses discours soit accueillie par des applaudissements moins chaleureux et unanimes que ceux qui saluèrent l'exorde. Et le meeting une fois terminé, on peut voir des groupes de Fabiens affolés, s'éparpiller de côté et d'autres, discutant avec animation le sens réel de ce qu'ils viennent d'entendre et se demandant si vraiment, somme toute, ce qu'a dit Bernard Shaw doit être pris au grand sérieux!

C'est chose étrange et vraiment inexplicable que chaque fois qu'un homme fait un effort sincère pour se libérer de toute sentimentalité traditionnelle, de tout préjugé contemporain, et pour s'exprimer avec une *naïveté* et une impartialité absolues, le public anglais en conclut immédiatement qu'il a affaire à un pur bouffon.

Mr William Archer, cependant, soutient que Shaw est beaucoup moins dénué de sentimentalité qu'il ne le paraît: « Je soupçonne Bernard Shaw d'être, instinctivement, un insigne

sentimental chez qui l'horreur de la sentimentalité ressemble à l'horreur que professe le dipsomane pour la moindre goutte d'alcool qu'il sait devoir rendre sa soif inextinguible. »

Si cette amusante hypothèse est exacte, la sentimentalité en question est sûrement bien dissimulée.

A l'occasion, Bernard Shaw ne déteste pas s'esbaudir aux dépens de son public et agiter un chiffon rouge devant les yeux du taureau britannique vulgairement nommé John; il sait à merveille, quand il veut, jouer à la fois et dans la perfection les deux rôles de jongleur et de matador.

« Combien extraordinaire, me disait-il un jour, que les gens éprouvent une telle difficulté à me comprendre ! Il ne leur faudrait, pour y parvenir, que du discernement, un sens profond de l'humour, et l'adoption habile du point de vue auquel je me place tandis que je leur parle. Je ne dissimule pas que j'éprouve une joie infinie à effaroucher le colombier. J'adore laisser derrière moi l'incendie et la désolation — créer l'impression que je suis un homme terrible. La grande difficulté pour beaucoup de gens est de discerner, entre mes différents états d'âme, le moment où je plaisante et celui où je parle sérieusement; ils ne parviennent pas à s'imaginer qu'on puisse plaisanter de choses sérieuses. On ne cesse de m'accabler de questions saugrenues, et je suis assez « humain », ajouta-t-il avec un fin clignement de ses yeux gris-bleu et un geste expressif de la main, pour prendre plaisir à mystifier les malheureux que leur mauvais destin a privés du sens de l'humour. Tenez, l'autre jour encore, un simple d'esprit eut la témérité de me demander si j'étais réellement sérieux en tout ce que j'écrivais, disais ou faisais.

Mon cher Monsieur, lui répondis-je, d'un air de profonde conviction, si vous me tenez réellement pour sérieux, il est bien inutile que je vous confirme dans cette opinion. Si vous ne me tenez pas pour sérieux, il est également inutile que je vous assure une chose que vous ne croiriez pas.

On raconte qu'un jeune homme féru d'histoire naturelle s'en fut un jour chez un libraire et demanda en toute candeur : « Avez-vous quelque ouvrage du grand-« Bouffon » ? — voulant dire Buffon, comme bien on pense. Sur quoi l'employé, sans la

moindre hésitation, lui tendit le dernier volume de Bernard Shaw.

J'ai découvert avec grand intérêt, en étudiant parallèlement Bernard Shaw et feu Mark Twain, que leurs opinions sur la nature fondamentale de l'homme étaient identiques sous bien des rapports. Leurs idées profondément humaines sur l'homme, ses imperfections et les limites de son entendement passeraient pour cyniques auprès de bien des lecteurs superficiels ; en réalité, leur « cynisme » n'est rien moins qu'une connaissance approfondie de la nature humaine. Shaw, qui professe la plus vive admiration pour Mark Twain humoriste, a dit un jour : « Evidemment il se trouve dans la même situation que moi. Il lui faut exposer ses idées de telle façon que ceux de ses auditeurs qui, s'ils le prenaient au sérieux, le pendraient, s'imaginent qu'il plaisante. »

On demandait à Shaw pourquoi il était toujours à ce point cynique. Il répondit sans hésitation ni tergiversation qu'il ne pouvait expliquer son cynisme, qu'il fallait l'accepter comme le produit primordial et particulier de son génie propre.

Je ne suis pas le moins du monde cynique, si, par cynisme, on entend la négation de la bonté naturelle à l'homme. Je ne suis pas davantage pessimiste, si le pessimisme consiste à désespérer de la vertu ou à nier que la vie vaille la peine d'être vécue. Au reste, tout ce verbiage touchant la recherche du bonheur me laisse totalement indifférent. Rappelez-vous le mot de Napoléon :

« Pourrais-je être ce que je suis, mon petit, si je ne recherchais que le bonheur ? »

La vie vaut d'être vécue pour elle-même et pour l'amour du bien-être total de l'humanité. C'est une erreur commune que de prendre un critique avisé pour un cynique impénitent. Je dois mon succès de critique non pas à des qualités de cynique, mais à une laborieuse puissance d'analyste.

C'est chose assez étrange que cet écrivain, qui préconise l'amour de la vie pour elle-même, soit accusé de différents côtés et notamment par Mr Gilbert Chesterton d'être dépourvu de toute sensibilité, d'être un rationaliste, et un puritain entre les puritains. Il est vrai qu'en matière de nourriture, de boisson, de vêtements et d'hygiène, Shaw est scientifiquement hygiéniste et puritain, si puritain est le mot pour désigner cette tournure d'esprit. En ce qui concerne les relations entre

les sexes, rien ne laisse croire qu'il soit plus puritain que George Meredith, qui préconisait le mariage temporaire.

Je tiens de Mr Shaw une assez bonne histoire à propos d'une discussion qu'il eut avec Mr Gilbert Chesterton :

Chesterton persistait à me traiter de puritain, moi l'auteur de *la Profession de Mrs Warren* et de *Homme et Surhomme*. « Evidemment, Shaw, disait-il, j'admire votre sévère et frigide puritanisme, mais, pour l'amour de Dieu, abandonnez-vous de temps en temps à quelque frivolité. Jetez à terre, ne fût-ce que pour un instant, votre terrible fardeau de devoirs. »

« Mon cher Chesterton, lui répondis-je, vous ne pouvez m'abuser en me traitant de puritain. Vous prétendez attaquer le puritanisme quand vous soutenez qu'en dépit de mon bel amour de la vérité mon incompréhension de cette vérité même tient au peu de cas que je fais de la gaieté qui présida à l'origine de la fiction. Ce que vous appelez une attaque du puritanisme n'est autre chose qu'une apologie voilée de l'excès. » Cela montre bien l'incompatibilité de ces deux philosophies relatives à la vie. « D'ailleurs, ajouta Shaw, Chesterton, notre Rabelais anglais, a fini par l'admettre. »

La plus fréquente de toutes ces accusations visant Shaw est celle qui consiste à ne voir en lui qu'une intelligence à peu près pure, dénuée de sentiments et de cœur. Je pourrais, s'il en était besoin, citer maints exemples de la générosité, de la bienveillance, de la philanthropie de Mr Shaw, — autant d'anecdotes véridiques qui sont venues à ma connaissance sans que je les aie recherchées ni que lui l'ait su. Je sais, par exemple, que Shaw professe la plus profonde horreur pour ces abominables entreprises charitables dans lesquelles les pauvres sont d'abord volés, puis appauvris sous couleur de compensation, à seule fin de permettre aux riches de combiner le luxe béat du voleur protégé par les lois et l'onctueuse satisfaction morale du pieux philanthrope. Shaw, d'autre part, passe son temps à secourir les gens de diverses façons — souvent à leur insu, et toujours de telle sorte qu'ils n'en puissent souffrir en leur amour-propre. Shaw préconise la méthode qui consiste à aider les gens à se tirer d'affaire eux-mêmes. Il lui arrive de se donner un mal inouï pour obliger un ami, et il a secouru matériellement quantité de gens qui n'avaient pas le moindre droit à son temps plus qu'à ses services. Rien n'égale la sin-

cérité de sa courtoisie exempte de toute affectation, de toute prétention. Un de ses amis disait de lui dernièrement : « Une grâce souriante et aimable préside, chez Bernard Shaw, à la plus vulgaire politesse lorsqu'il ne se sent ni observé ni reconnu. Le souvenir que j'en ai gardé compte parmi mes impressions les plus délicieuses d'un esprit large, conscient de l'importance des moindres petits actes de bonne camaraderie qui rendent tellement plus agréables les rapports quodidiens ! »

Si Shaw a cruellement blessé nombre de ses contemporains par l'abus de son franc-parler, il a contribué au plaisir et au bonheur de bien d'autres par sa générosité, son esprit étincelant, et la droiture de son jugement. Rappelez-vous une de ses plus belles maximes :

« Nous n'avons pas plus le droit de consommer du bonheur sans en produire que de dépenser l'argent sans en gagner. »

Je demandais un jour à Mr Shaw ce qu'il avait à répondre à l'accusation qui le donnait pour une machine intellectuelle dénuée de cœur et de sensibilité. La réponse qu'il me fit me causa l'impression la plus profonde que j'aie jamais ressentie depuis l'origine de mes relations avec lui :

« Ecoutez, fit-il, en martelant chacun de ses mots avec la dernière énergie, la sincérité d'un sentiment est la chose la plus difficile du monde à reconnaître. Une parabole va me servir. Deux hommes déambulent à travers le Strand, regardant déferler l'énorme foule qui se presse vers mille buts différents. L'un ne voit là que le spectacle ordinaire qu'offre incessamment l'une des grandes villes de l'Univers. L'autre y voit au contraire un défilé d'hommes et d'anges gravissant et descendant l'échelle sans fin qui unit le ciel à la terre.

« Le premier passe devant un enfant à demi mort de faim, dont le froid fait grimacer la face. Il se sent dans le dos un frisson désagréable, se drape plus étroitement dans son vaste pardessus et, après avoir jeté un penny à l'enfant, continue son chemin en remerciant Dieu qui lui a donné une âme plus compatissante que celle des autres hommes. Le second, au contraire, embrasse le petit vagabond d'un regard d'infinie compassion. Son cœur déborde de sympathie et tout son être proteste contre le système social qui rend de telles choses possibles. Aussi consacre-t-il sa vie, non à jeter des pennies aux individualités souffrantes, mais à exposer les raisons de telles

horreurs et à provoquer des réformes susceptibles de les rendre moins fréquentes ou, s'il se peut, de les supprimer à tout jamais. »

Quiconque étudie de près et avec attention l'œuvre de Bernard Shaw ne peut manquer de découvrir, sous la surface, la sensibilité passionnée qui emplit toute sa vie. Dans sa réaction fougueuse contre la sentimentalité puérile, le roman fallacieux, l'érotisme odieux de l'art et de la vie modernes, percent malgré tout une sensibilité sincère, une émotion profonde. L'amour pur de l'homme et de la femme, étayé sur des affinités physiques et intellectuelles, lui semble la condition idéale de l'évolution progressive de la race. Il m'assura un jour que des mariages contractés dans de telles conditions et produisant des enfants sains de corps et d'esprit lui semblaient, en principe, l'emporter sur tous les autres, mais qu'en l'état actuel des choses les unions de cette sorte constituaient une déplorable minorité.

Les théories fondamentales du socialisme de Shaw le poussent à supprimer les barrières sociales qui séparent l'aristocratie de la plèbe. C'est, d'après lui, en raison de ces barrières que l'aristocratie s'alimente uniquement de sa propre substance, use et abuse de sa vitalité, jusqu'à ce que le produit sexuel en arrive à un état d'anémie et de dégénérescence désespéré. Hommes et femmes seraient plus vigoureux, meilleurs, plus sains, croit-il, s'ils étaient les fruits de mariages entre duchesses et terrassiers, par exemple. Il en préconise hautement l'expérience non pas seulement pour le plaisir de démolir les barrières sociales, mais surtout au point de vue de la régénération de la race.

Battre en brèche la sensiblerie pour exalter la sensibilité, tel est le fond de la doctrine de Shaw.

« Je crois très sincèrement, me disait un littérateur distingué, que Mr Shaw doit passer sa vie à trembler que le public ne découvre son secret, à savoir : qu'il possède un grand cœur. »

Ce qu'il combat, ce n'est point la sensibilité productrice de vertu civique, de loyauté individuelle, c'est la niaiserie populaire, notion romanesque du sentiment, connue par le vulgaire sous le nom de sentimentalité.

Bernard Shaw est un homme d'une extrême sensibilité — sensibilité sociale et humanitaire. Sociologie et socialisme sont



ses deux grandes passions. « L'idéal de la vie civique, a-t-il dit dernièrement en un de ses discours publics, serait que chaque homme et chaque femme s'assignât ce but bien déterminé : payer par le labeur de sa vie la dette de son instruction et de son éducation, et en même temps s'assurer une honnête aisance pour la vieillesse à venir. Mieux encore. Pourquoi l'homme ne se dirait-il pas : « Laisserai-je en mourant des dettes à mon pays ? » Quiconque a foi en une religion songera qu'il lui est impossible de mourir endetté non seulement envers son pays, mais encore envers son Dieu. »

L'essence même de la philosophie pratique de Shaw est contenue en ces lignes :

« J'estime que ma vie appartient à la communauté tout entière, et, tant que je vivrai, je tiendrai à honneur de lui consacrer tous mes efforts.

« Je veux être totalement usé quand je mourrai, car plus je travaille, plus je vis. La vie, je l'aime pour elle-même. C'est comme une torche merveilleuse que je détiens en ce moment ; je veux la faire flamber aussi clair que possible avant de la transmettre aux générations futures. »

ARCHIBALD HENDERSON.

Traduit de l'anglais par HENRY.-D. DAVRAY.